

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LE MOULIN DU PRIEURÉ

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Mas de la Sarrasine

Le Puits Sans-Nom

Les Couleurs du destin

Le Petit Bâtard

Halix de Bagard – Dame de soie

Le Rêve de Toinet

Isolde ou le Secret des fleurs

De soie et de cendres

MIREILLE PLUCHARD

LE MOULIN DU PRIEURÉ

Roman

Volume 1



© De Borée, 2014.

© Centre France Livres SAS,
2017 pour l'édition poche.

© Centre France Livres SAS, 2022.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0678-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*Tout homme qui naît [...] est le dépositaire
d'un héritage qu'il peut revendiquer ou
renier, dont il peut être fier ou honteux,
mais auquel il ne peut échapper.*

J. R.

I

Importune rencontre

Le siècle nouveau, espérance de vie meilleure pour les plus humbles, promesse d'opulence pérenne pour les nantis, avait débuté sous les meilleurs auspices pour le jeune couple Thérond, en charge de l'exploitation du moulin du Prieuré.

Les raisons étaient multiples au fait que Louis et Lucile qui comptabilisaient dix ans de mariage – dix années de totale félicité – abordent l'année 1905, avec sérénité.

De novembre à février, chaque année, le moulinier et sa femme devaient faire face à l'afflux des producteurs, les récoltes d'olives étant en nette progression tout autant que croissaient la confiance et la renommée du moulin.

La plaine de Vézénobres comptait encore quelques patriarches égrostants dont la

mémoire cependant restait vive et qui se souvenaient de l'activité du prieuré avant la guerre de 1870 ; ils ne se privaient pas de commenter sa surprenante résurrection.

– Le gendre du *païre*¹, c'est pas un paresseux ! Tout nu et tout cru, qu'il est descendu de sa montagne, mais un gars courageux, ça se respecte.

– C'est l'ancêtre, le vieux Grasset, qui doit se frotter les mains dans sa tombe ! Té, un moulin à l'abandon...

– Dis, tu exagères !

– Bon, je te le concède, un moulin qui vivotait depuis plus d'un demi-siècle et qui, tel un phénix, renaît de ses cendres, on n'en voit pas tous les jours.

Alors oui, Louis Thérond était en droit de se réjouir, il parvenait enfin à faire vivre décemment sa famille qui allait encore s'agrandir pour son plus grand bonheur. Il

1. Occitan : métayer, bayle.

l'avait deviné avant que Lucile ne lui fasse part de ses espérances.

– N'avez-vous pas quelque chose à me dire, chère madame Thérond ? À moins que ma belle épouse ne se plaise à faire des cachotteries...

– Tu as deviné, Louis ? Un sixième sens ?

– Celui de l'observation, ma tendre chérie. Tu resplendis à chacune de tes grossesses, c'est un signe, non ?

C'était un signe, en effet, que la jeune femme ne pouvait réfuter. Si sa première grossesse, particulièrement perturbée, ne s'était pas déroulée dans la plénitude souhaitée, il avait suffi que le petit Jean-Louis pousse son premier cri pour que son instinct maternel éclore pleinement, en même temps que se révélait une femme nouvelle et profondément amoureuse.

La deuxième, accueillie dans la joie, n'était pas allée au-delà du quatrième mois. Aussi, leur bonheur fut-il total quand, cinq ans après la naissance de leur premier héritier,

naquit une fille. Lucile avait désigné fièrement à son père, venu la visiter, le berceau où vagissait une mignonne *droulette* et suscité plus d'émoi qu'elle ne l'aurait cru en lui disant :

– Nous l'avons appelée Florence, papa. Vous vous souvenez de ma promesse ?

– Si je me souviens, ma fille ! Quel bonheur tu me procures, Lucile ! Puisse ta petite Florence être tout autant dotée de courage et de compassion que l'infatigable infirmière que nous appelions « la dame à la lampe¹ ». Et dire que ta pauvre mère voyait rouge rien qu'à évoquer celle qui ne brigait pas d'autre gloire que d'être la lumière des soldats.

– Maman vous aimait tant, et d'un amour tellement absolu !

Antoine Loubaresse avait essuyé une larme.

– Chère Marthoune ! Sa mort, qui nous

1. Il s'agit de Florence Nightingale.

a tous bouleversés, et toi plus encore qui entamais une grossesse, fait que ma vie n'a plus de sens. Il me tarde d'aller la rejoindre.

– Vous me peinez, papa. Vos petits-enfants ne sont-ils pas une bonne raison de vivre ?

– Ils le sont, Lucile. Les tiens et ceux de ton frère illuminent mes vieux jours, de même que la réussite de ton couple, comme celui que forment Clément et Pascaline comble mon cœur de père. Le frère et la sœur épousant la sœur et le frère : la vie ne pouvait m'offrir plus grand bonheur. Chacun sa part !

Puis il avait ajouté, le regard dans le vague, un bon sourire sur les lèvres :

– Tu vois, ma fille, la vie a été généreuse avec moi.

Que de reconnaissance pour une existence que tant de labeurs et tant de tourments avaient jalonnée ! À l'hiver de sa vie,

le païre du Belvédère¹, sage parmi les sages, n'en voulait retenir que les moments heureux, capables de balayer tous les autres, comme le mariage précipité de sa fille chérie.

Après des débuts chaotiques, le couple que formaient Lucile et Louis était un modèle d'harmonie, soudé par un amour qui éclatait, sans retenue, au grand jour.

Ni Maria ni Martha les jumelles, ni Antonia leur cadette, les filles de son fils, ni Jean-Louis son premier et seul petit-fils, pas même la mignonne petite Florence qui se hissait, câline, sur les genoux de l'aïeul, ne furent assez convaincants pour retenir leur gentil papé Toine.

La mort, une mort paisible d'homme bon et honnête, le prit un soir de juin 1902, alors qu'il était assis sur le banc de pierre, sous la tonnelle du mas de la Sarrasine, et suivait des yeux les ondulations végétales de la mer

1. Un des personnages du *Mas de la Sarrasine*.

d'émeraude qui portait le regard jusqu'au domaine du Belvédère.

Clément l'affirmait mordicus à sa sœur et à son beau-frère, grandement éprouvés :

– Je vous assure, il souriait. Je me suis approché de lui pour lui demander ce qui le réjouissait. « La Sarrasine, ce n'était pas un rêve, a-t-il murmuré, non, une belle, une si belle réalité. »

Plus de mamé Marthe pour dispenser généreusement ses « fruits oubliés » et ses confitures. Plus de papé Toine pour raconter l'histoire terrifiante de la bête du Gévaudan. Bien que privés de l'âme de ses propriétaires, le mas de la Sarrasine et le moulin du Prieuré, tombés respectivement l'un dans l'escarcelle du fils et l'autre dans celle de la fille, n'en étaient pas moins entre de bonnes mains et résonnaient maintenant de rires et cris d'enfants.

Pressés d'avoir enfin un fils, Clément et Pascaline avaient mis en route le quatrième et le claironnaient alors que Lucile gardait

encore le secret de ses quatre premiers mois de grossesse – la peur d’être déçue une nouvelle fois ? –, ce qui n’avait pas échappé à l’observation amoureuse de Louis.

Comme le faisait Marthoune, sa mère, qu’elle avait tant de fois accompagnée, la jeune femme allait vendre régulièrement au marché les produits de leur exploitation. Plus question, cependant, de tenir un banc à Vézénobres où avaient fleuri des épiceries de village, annonçant le lent déclin des typiques rassemblements hebdomadaires de paysans producteurs.

La jeune Mme Thérond montait à Alais, prenait un emplacement – toujours le même – sous les voûtes séculaires de la place des Halles qu’on appelait le vieux marché et installait ses marchandises sur une planche maintenue par deux tréteaux de bois.

Son frère ne manquait pas de la taquiner :

– Oh ! là, là ! on dirait que tu t’embour-

geoises ! Il te faut désormais une clientèle... comment dire... plus citadine...

Ses yeux pétillants de malice et son air goguenard démentaient toute méchanceté, toute aigreur ; la répartie facile, sa sœur n'en répliquait pas moins du tac au tac :

– Parce que toi, ton vin, tu le vends aux vigneronns du coin ? Rappelle-moi un peu, tes meilleurs clients ne sont-ils pas des cafe-tiers et restaurateurs alaisiens ?

– Bien répondu, belle-sœur ! Autant pour toi et tes galéjades, Clément, je crois que Lucile t'a mouché.

Pour avoir ajouté joyeusement son grain de sel, Pascaline sema l'hilarité et tous trois éclatèrent d'un rire franc et généreux, celui de l'affection qui unissait, sans faille, les deux couples.

– Et moi qui venais en quémandeuse ! hoquetait Lucile en riant de plus belle.

– En quoi puis-je t'obliger, Lucile ? demanda Pascaline en reprenant son sérieux.

– Pourrais-tu me garder Florence pen-